

À LA MÉMOIRE
DES DIX MILLIONS CENT TRENTE-CINQ MILLE MORTS,
HOMMES, FEMMES, ENFANTS
SUPPRIMÉS DU MONDE PAR LA GUERRE QUE SE FIRENT
LES PEUPLES CIVILISÉS
ENTRE LES ANNÉES DE GRÂCE 1914 ET 1918

1916

La mobilisation n'est pas la guerre. Dans les circonstances présentes, elle apparaît, au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans l'honneur.

Proclamation à la Nation, signée par Raymond Poincaré et tous les ministres et parue le 2 août 1914.

L'ANNÉE 1916 est commencée depuis ce matin. Il est cinq heures. Il fait une nuit noire et glacée.

Tout le long d'un train militaire, dans une gare quelconque de l'arrière-front, des silhouettes noires s'agitent dans la brume opaque.

À cette heure matinale, dans la ville aux feux éteints, les rares civils qui sont demeurés dorment. Sur la voie de garage où le train s'étire de tout son long, on ne voit que des militaires, des chevaux et des bagages.

Homme par homme, le matériel humain s'engouffre et s'entasse dans un wagon à bestiaux. Il pleut. Comme des feux follets, des fanaux se promènent d'un bout à l'autre du train militaire. Ceux qui les portent hurlent des ordres au milieu de l'habituel désordre. On n'y voit rien.

Un quinquet lamentable pend, solitaire, au haut du wagon, s'essayant à donner un peu de clarté à cette

boîte à roulettes qui va nous emmener qui sait où. Des hommes gueulent, s'interpellent, cherchent à se placer au gré de leurs sympathies tout en protégeant avec soin de la pluie leur fusil et leur musette à vivres.

— Ici, Thiolois, j'ai une place pour toi, mon gars !

Thiolois cherche vainement à percer le mystère de cette obscurité. Il se hisse dans le wagon à l'aide d'une main, détache son sac qu'il place à ses pieds, s'affale sur le banc de bois entre un bidon qui écrase sa musette et une musette qui comprime son bidon.

Le propriétaire de la musette qui a acheté la veille un camembert à prix d'or, prie poliment Thiolois de faire attention :

— Voyez-moi c't'andouille-là, toujours le même. Tu pourrais r'garder où qu'tu t'asseyes.

— J'y vois rien. Ferm' ça.

D'autres hommes s'empilent les uns après les autres, se bousculent, se heurtent, s'engueulent et se tassent tant bien que mal, les uns assis sur le banc qui fait tout le tour du wagon, d'autres par terre. Quelques-uns qui savent la lenteur du départ de tout train militaire sont encore sur le quai, malgré la pluie, retardant la minute où il leur faudra subir la puanteur de tout wagon qui transporte des troupes.

Faces curieuses, pâles, terreuses, éclairées tour à tour par les fanaux qui passent et repassent, par les lampes électriques de poche qui éclatent brusquement dans la figure puis se confondent à nouveau dans l'ombre opaque et semblent disparaître. Certains ont enfoncé leur calot jusqu'aux yeux, d'autres, découvrant leur front bonasse, l'ont rejeté en arrière. Encore mal éveillés, des yeux clignotent à la pluie et à la nuit. Des briquets à amadou sans estampille partent les uns après les autres pour allumer les cigarettes humides et hâtivement roulées.

Des formes d'hommes, invraisemblables sous leur équipement hétéroclite, toutes pareilles et toutes différentes, des jeunes et des vieux, des grands et des petits, des maigres et des gras, tous les échantillons d'une humanité pitoyable sont rassemblés là. Un régiment décimé puis reformé s'embarque pour le front. Cela s'appelle des troupes fraîches.

Brusquement, à la lueur d'un falot qui s'attarde, une inscription délavée, en blanc sur noir, apparaît dans le haut, à gauche du wagon :

Hommes 40 – Chevaux (en long) 8.

Et, comme s'il était frappé par cette inscription pour la première fois, un homme braque dans la direction du wagon sa lampe électrique et la fixe en un halo de lumière sur les lettres fatidiques :

Hommes 40 – Chevaux (en long) 8.

Longtemps il maintient ces mots éclairés, semble réfléchir, puis il appuie à nouveau sur le bouton de sa lampe et tout rentre une fois de plus dans l'obscurité.

Hommes 40 – Chevaux (en long) 8. C'est un symbole. En un langage elliptique, cela dit bien ce que ça veut dire. Toute la précarité de la paix est inscrite là, puisque, en tout temps, ces inscriptions subsistent et sont repeintes de temps à autre. C'est le « Frères ! Il faut mourir ! » des moines contemplatifs ; c'est le *Si vis pacem, para bellum* des Latins, c'est, en blanc sur noir, une inscription pareille à celle des croix que nous n'allons pas tarder à rencontrer.

Hommes 40 – Chevaux (en long) 8. On y casera tant bien que mal tantôt du matériel humain et tantôt des chevaux, tantôt du matériel d'artillerie et tantôt des vivres et tout cela roulera interminablement à travers des champs monotones, sur deux rubans d'acier sans fin, là même où roulaient autrefois les grasses moissons

et les trains de plaisir, et les trains internationaux qui s'en allaient porter la culture, de l'un chez l'autre, réciproquement.

Hommes 40 – Chevaux (en long) 8. – Dans l'autre camp, c'est exactement la même chose. Un train semblable s'équipe en ce moment qui vient à la rencontre du nôtre. Les deux yeux clignotants d'une locomotive *made in Germany* sont braqués sur les rondes lanternes de notre locomotive *made in France*; c'est le plus fort, le plus tenace qui fera baisser les yeux de l'autre. Puis ce sera la paix. Et de nouveau la guerre. Et la paix.



Lourdement, le matériel de chemin de fer emporte son chargement humain. Les musettes, les bidons, les casques, les baïonnettes, les masques à gaz accrochés, brinqueballent les uns contre les autres et se balancent au gré du lent convoi.

Peu à peu, le jour est venu. Privés de sommeil la nuit précédente, les hommes dorment, appuyés dos contre dos, visage contre visage, assis ou étendus.

L'un d'eux, couché sur le côté, jambes repliées, prête comme oreiller son gros derrière à une tête qui disparaît jusqu'aux yeux sous un calot rabattu.

Certains ont un calme sommeil d'enfant, d'autres, la bouche ouverte, reniflent de temps à autre bruyamment, d'autres encore, bouche fermée, ronflent jusqu'à ce que sous la poussée d'un dernier ronflement leurs lèvres se déclosent, tache claire sur les dents noirâtres au milieu de l'entourage des poils drus.

D'autres qui cherchent à dormir, qui ont froid, boivent parfois à même leur bidon quelques gouttes d'un café qui fut tiède.

Incommodés, des nerveux sont sans sommeil et fument pour tuer le temps des cigarettes l'une après l'autre.

L'odeur exhalée par ces quarante corps étendus sent le vin, le tabac, les latrines, les aisselles, la sueur, les pieds, et, au-dessus de toutes ces puanteurs, il flotte une odeur *sui generis*, celle du drap militaire mouillé, celle de la caserne que l'on traîne après soi et dont on ne peut se défaire. En un mot, cela pue.

Un bras, une jambe, s'étend et se détend, un dormeur change de position, si bien qu'au bout de quelques heures, cela fait un mélange invraisemblable de têtes et de bras, de jambes et de troncs. Un nez s'écrase contre la semelle humide d'un godillot. Un gamin imberbe étreint sa musette tout en disant des mots incompréhensibles. Un autre, vaguement éveillé, la tête prise entre deux cuisses, cherche vainement à se dégager et, de guerre lasse, s'endort de nouveau.

Ils sont dans leur sommeil comme dans la mort.

Combien s'acheminent vers leur tombeau? Combien ne reprendront jamais le train?

Et qui d'entre nous?

La Champagne

La terre restituera à la vie, en
gerbes innombrables d'épis frater-
nels et de fleurs d'un éclat égal tout
le sang des victimes confondues.

*Louis Latapie,
22 février 1915.*

LE TRAIN s'est brusquement arrêté en grinçant. Les morts se sont réveillés en se frottant les yeux. Ils paraissent plus minables encore au plein jour que sous la clarté incertaine des quinquets.

Péniblement, le régiment s'est formé en colonne et l'on marche.

Les yeux de celui qui traverse les vastes plaines nues de la Champagne pouilleuse sont attristés par la nudité de cette terre blanche, d'un blanc sale, délavée par les pluies fréquentes, comme si un artiste géant peignait avec une unique couleur et la délayait sans se lasser. À perte de vue, tout est blanc.

Des mamelons pointent de temps en temps, masquant pendant un temps l'horizon, pour le laisser découvrir ensuite plus immense et plus profond qu'on ne l'aurait tout d'abord cru.

La route bordée d'herbe rare, poudrée de blanc, est barricadée de chaque côté par une rangée de peupliers, hauts, immobiles, régulièrement alignés. De loin, on les

prendrait pour des sentinelles fixes, qui n'ont qu'une consigne, rester là, immuables.

De ci, de là, un village pauvre dresse ses murs hors du sol, témoignant que tout n'est pas mort dans cette région. Quelques maisons sans étage sont groupées autour d'un clocher recouvert d'ardoises et pointu. Des instruments aratoires attendent devant les portes d'être utilisés pour la fécondation du sol.

Près d'un hangar qui semble abandonné, une charrette lève ses brancards comme deux bras longs et maigres, qui se tendent vers le ciel dans un geste d'inutile supplication.

Il pleut. Le vent souffle en larges rafales et nous glace.

Faisant de fréquentes haltes car le sac est lourd, l'étape longue, la petite colonne guidée par son chef poursuit lentement sa route. Les hommes s'arrêtent un instant, l'un pour reboucler une courroie défectueuse, un autre pour boire avidement quelques gorgées d'une eau froide et mauvaise qui, pour un moment, lui fera oublier qu'il a soif.

Après avoir franchi une côte longue et rude, croisé des troupes qui descendent, s'être garé pour laisser passer des convois d'artillerie, l'on est arrivé au camp C.

En attendant d'être affectés, nous pouvons enfin enlever nos cuirs, déboucler le ceinturon qui meurtrit nos hanches, déboutonner la lourde et rigide capote, mal coupée et mal comprise, qui est comme un carcan pour tout le corps.

Comme il est nu ce camp, et comme il est triste sous ce ciel d'hiver. Quelques pins maigres, torsos et mal plantés masquent à la vue des avions ennemis les baraques en planches de différentes grandeurs, recouvertes de papier goudronné déchiré par places dans lesquelles nous nous abritons.

Une colonne mince de fumée jaunâtre indique l'emplacement des cuisines. Le tour du camp est vite achevé. Pour passer le temps, tuer le désœuvrement qui va nous traquer, on fume coup sur coup des cigarettes roulées avec du gros-cul par les doigts gourds, noueux et maladroits, mouillées d'une langue épaisse et allumées du premier coup avec le briquet d'amadou qui sent mauvais et empoisonne le tabac.

Parmi les hommes, il en est qui resteront au camp puisque leurs compagnies s'y trouvent au repos, les autres, la nuit venue, rejoindront en tranchées leurs unités.

Le soir tombe et, avec la chute du jour, le canon se réveille comme pour saluer la nuit de son beuglement rauque. Pendant le jour, comme les fauves, le monstre s'est un peu apaisé, il s'agit la nuit. On voit au loin la brusque lueur d'éclair que donne chaque départ, on entend nettement un coup sec et, quelques secondes après, le son creux de l'explosion qui nous est signalée par une longue lueur rouge et verte.

La ligne d'acier tendue derrière les fantassins pour les protéger s'allume progressivement. Le tir est contagieux. La grosse bête ventrue couchée entre ses roues ne veut pas être en retard sur le monstre qui gît à son côté et crache, elle aussi, en relevant la gueule, se jette en arrière, rebondit et retombe, comme lassée par l'effort. Une lave épaisse de fumée sort de sa gueule puis se résout en un filet mince et blanchâtre. C'est un vacarme épouvantable qui s'intensifie à la nuit et s'apaise avec elle mais qui ne cesse jamais, jamais.

La ligne de l'artillerie est maintenant un cordon de feu ininterrompu qui s'étend très loin à notre droite et à notre gauche. On commence à apercevoir quelques fusées qui, timidement, s'élèvent en tiges grêles vers le

ciel, penchent la tête, puis retombent pour être remplacées peu après par d'autres.

La nuit est maintenant complètement tombée. L'heure est venue de gagner les lignes.

Pendant longtemps, nous suivons une route toute blanche, défendue sur ses deux rives par d'innombrables fils de fer barbelés et par des réseaux Brun¹.

Bientôt, malgré l'obscurité, les premiers boyaux se laissent deviner par deux monticules de terre blanche rejetés de chaque côté de ce sillon profond. Nous laissons à notre droite Perthe-lès-Hurlus dont il reste seulement les trois marches de l'église reliées entre elles par un fragment de rampe en fer, descellée et tordue.

Une mitrailleuse lointaine tire au hasard. D'instinct, nous nous jetons contre le sol dès que nous entendons les premières balles siffler à nos oreilles. Puis nous sautons dans le boyau dont le fond est rempli d'eau et de boue blanche délayées qui clapotent sous nos pieds.

Un homme nous croise qui vient en sens inverse. Il est couvert de boue, blanc des pieds à la tête. Pressé, il passe sans un mot.

Des ordres circulent maintenant le long de la colonne répétés d'homme à homme à voix basse.

— Faites passer : Attention au bruit !

— Faites passer : Attention aux baïonnettes !

Puis des appels venant de la queue :

— Faites passer : La troisième ne suit pas !

— Où sont les agents de liaison ?

Quelques obus éclatent au loin. Parfois, l'un d'eux s'écrase non loin de nous dans un bruit sec d'éclatement ou dans un bruit mou d'eau remuée.

1. Larges rouleaux de fil de fer, d'un déploiement rapide.

{Toutes les notes sont de l'éditeur.}

Les fusées éclairent faiblement un paysage lunaire. Des trous d'obus s'ouvrent de chaque côté du boyau qui est coupé par des tranchées transversales.

Au croisement de ces tranchées, des groupes de deux ou trois hommes se tiennent parfois, silencieux, leurs pipes allumées, leur tête emmitouffée dans des cache-nez, des passe-montagnes, le chef recouvert du casque placé de guingois.

En silence, nous pataugeons dans l'eau qui entre dans les chaussures. La pluie ne cesse pas de tomber. Les mains humides tiennent, l'une, la crosse du fusil, l'autre, la baïonnette, pour éviter qu'elle heurte le bidon. Nous sommes harassés. Nous marchons au hasard sans savoir où nous mettons les pieds, nous cognant tantôt à droite, tantôt à gauche du boyau, les manches de la capote couvertes de terre blanche, pris entre le brusque arrêt de l'homme qui nous précède, contre qui nous nous jetons, et l'arrivée brutale, inopinée sur nous, de l'homme qui nous suit.

On entend des juréments proférés à voix basse et des exclamations :

— C't'enfoiré qui bute dans moi.

— Vains Dieux ! On n'est pas core arrivés !

— Tu parles d'une flotte !

— Ta gueule, eh ! face d'âne. Regard' donc où qu'tu mets tes pieds.

— Vous en faites pas, les gars. On les aura !

— Oui, les croix d'bois, on les aura.

Puis tout retombe à nouveau dans le silence.

La relève se fait lentement, péniblement. Dans une tranchée transversale, parallèle à la première ligne, une section est massée qui attend notre arrivée pour partir au repos.

Les hommes sont assis sur leur sac, résignés à tout, l'arme au pied.